

## Résumés des communications

### **Philodème, témoin des discussions doctrinales entre épicuriens grecs aux II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. avant notre ère**

Daniel DELATTRE, *CNRS-IRHT*.

Même si une tradition vivace présente le Jardin comme celle des écoles philosophiques de l'Antiquité qui est restée la plus fidèle à la lettre comme à l'esprit de son fondateur durant une dizaine de siècles, l'enseignement d'Épicure n'a pas pu échapper, lui non plus, à des remises en cause plus ou moins sensibles, ne serait-ce qu'à l'occasion des polémiques, souvent vigoureuses, qui n'ont cessé de l'opposer aux institutions rivales, au Portique en particulier (mais pas seulement) sur de nombreux sujets.

À partir de ce que l'épicurien Philodème (à travers les restes carbonisés de sa production philosophique retrouvés à Herculaneum, *De signis* et *De ira* principalement) nous laisse entrevoir de plusieurs discussions doctrinales que son école a connues, on cherchera à en savoir un peu plus sur quelques-uns des débats de fond qui ont agité le Jardin entre 150 et 50 av. n. è. Un réexamen attentif des rares témoignages disponibles, rendu possible par les éditions récentes de ces papyrus et l'apparition de nouveaux outils technologiques, devrait permettre de poser en des termes renouvelés la délicate question d'une éventuelle « hétérodoxie » ou « dissidence » au sein des tenants de l'épicurisme à la fin de l'époque hellénistique.

### **Un enseignement « libéral » ? Les principes de la formation intellectuelle selon Sénèque**

Juliette DROSS, *Université Paris-Sorbonne (Paris IV)*.

Dans l'*Essai* I, 26, consacré à la question de l'éducation des enfants, Montaigne reprend plusieurs principes et métaphores développés par Sénèque dans les *Lettres à Lucilius*, en particulier l'image de la digestion intellectuelle et la définition de la philosophie comme art proprement « libéral ». Or cette filiation n'est pas aussi naturelle qu'elle peut le paraître : Montaigne lit l'œuvre de Sénèque à travers le prisme de la Renaissance et du scepticisme et lui fait subir un certain nombre de transformations significatives. La lecture des *Essais* invite dès lors à se replonger dans les développements que Sénèque consacre à la question de l'éducation, d'une

part pour voir en quoi sa conception peut être qualifiée de « libérale » et quel est le sens de ce terme, d'autre part pour déterminer si les images qui illustrent cette conception peuvent avoir un sens hors du cadre stoïcien dans lequel elles ont été forgées. En effet, la méthode éducative de Sénèque paraît proprement stoïcienne ; elle repose en particulier sur les conceptions stoïciennes de l'*oikeiôsis* et de la sagesse, qui déterminent en matière d'éducation un « libéralisme » inscrit dans un cadre dogmatique strict. On peut dès lors s'interroger sur la place qu'une telle réflexion peut avoir dans un contexte non stoïcien et sur les modalités de ce transfert doctrinal.

### **Les Antiquités romaines, un laboratoire d'histoire**

Stavroula KEFALLONITIS, *Université Jean Monnet Saint-Etienne UMR 5189 HiSoMA.*

Dans un contexte d'épanouissement tardif de l'historiographie latine, en tant qu'historien grec de Rome, Denys d'Halicarnasse occupe une position transversale : avec les *Antiquités romaines*, il s'applique à produire une histoire novatrice des *primordia Romana*. Pour démontrer sa thèse que les Romains sont des Grecs, Denys limite son sujet à cette période archaïque des origines de Rome dont l'exposé doit révéler aux Grecs leur parenté avec les Romains tout en offrant aux Romains des modèles d'édification morale. Or c'est ainsi paradoxalement dans une visée idéologique et moralisante que Denys, s'attaquant à un champ d'investigation particulièrement difficile par la rareté et l'incertitude des sources, pratique des recherches systématiques. Il ne s'agit pas de dévider généalogies et annales, mais d'éclairer l'histoire de ces temps anciens par une composition signifiante du récit historique, dont la chronologie ne saurait être le seul moteur diégétique. Rapportée dans le livre VII des *Antiquités romaines*, l'histoire du tyran de Cumès Aristodème Malakos offre une illustration de cette spécificité dionysienne. Inséré comme un long excursus, ce passage paraît chronologiquement, géographiquement et thématiquement décalé par rapport à la trame du récit romain, révélant les enjeux de construction du récit historique. Aussi ce travail diégétique de l'historien justifie-t-il l'existence du transmetteur en même temps qu'il contribue à l'élaboration d'une histoire romaine.

### **Quelle place pour la médecine ?**

#### **Étude d'un exemple de vulgarisation scientifique**

Frédéric LE BLAY, *Université de Nantes.*

Forte des systèmes et des modèles théoriques élaborés au sein de ses écoles ainsi que de l'abondance des traités rédigés par ses représentants, la médecine est progressivement devenue un savoir de référence pour le monde hellénistique et romain. Elle joue souvent le rôle de référence privi-

légée pour les autres domaines de la spéculation scientifique et intellectuelle mais elle occupe également une place prépondérante dans la culture générale de l'homme cultivé, comme en témoignent entre autres les écrits encyclopédiques du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.

La littérature latine non médicale témoigne de cette évolution. Un cas particulier et récurrent d'emprunt au savoir médical permet de mieux saisir ce phénomène : la question de la distinction entre les veines et les artères, fer de lance des recherches anatomiques alexandrines, apparaît comme un paradigme médical auquel les auteurs font volontiers référence pour soutenir leur argumentation ou faire la démonstration de leurs connaissances techniques. L'étude de cet exemple de vulgarisation scientifique nous permet de mieux comprendre la relation que les différents champs de l'activité intellectuelle entretiennent entre eux ; elle nous montre également comment la maîtrise d'un savoir technique s'avère un outil rhétorique précieux.

### **Le scepticisme et la transmission des savoirs dans le monde hellénistique et romain**

Carlos LÉVY, *Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)*.

Le sceptique ne sait pas, donc il ne devrait pas avoir de place dans le processus de la transmission des savoirs. Ce raisonnement est évidemment contredit par la réalité historique. Précisément parce qu'ils ne savaient pas et qu'ils soumettaient à un examen critique les connaissances communément acceptées, dans la perspective de la recherche d'un savoir moins incertain, les sceptiques, à l'exception de Pyrrhon et de ses disciples immédiats, ont été parmi les vecteurs les plus efficaces de la diffusion des connaissances. C'est ce qui a permis à Cicéron d'affirmer que le scepticisme est la plus exigeante des pensées philosophiques. Cette communication examinera donc les modalités de l'intervention des sceptiques : élaboration des doxographies, méthodes de classification, invention de concepts promis à une riche postérité scientifique, comme le probabilisme, mise en place de méthodes d'analyse critique, etc.

### **Développements récents dans l'étude de la doxographie de la philosophie et des sciences dans l'Antiquité**

Philip VAN DER EIJK, *Newcastle University, School of Historical Studies*.

Les études doxographiques ont connu un regain d'intérêt au cours des vingt dernières années.

## Quels rapports entre les *agrimensores* romains et la science grecque ?

Jean-Yves GUILLAUMIN, *Université de Franche-Comté*

Le corpus des arpenteurs romains, que l'on appelle aussi les *agrimensores* ou les « gromatiques » (500 pages dans l'édition Lachmann, 1848), est hétéroclite, et sa tradition manuscrite complexe. Les techniques d'arpentage qui y sont exposées sont typiques de la pratique romaine, mais elles mettent en jeu des connaissances géométriques dont l'origine est grecque. On peut ainsi trouver dans ce corpus la trace de l'influence de la théorie mathématique grecque sur le monde romain de la République finissante et surtout de l'Empire, et voir plus précisément dans certains textes les premières traductions connues d'Euclide en latin, dans d'autres des spéculations qui rappellent celles de la pensée dite « pythagoricienne ». Le corpus gromatique, dont certaines composantes seront utilisées jusque dans l'école carolingienne au moins, témoigne ainsi, en ce qui le concerne, de la lente imprégnation d'un système de références culturelles et intellectuelles récupéré pour justifier les pratiques romaines d'organisation des terres.

## La transmission du savoir oculistique dans le monde romain

Muriel LABONNELIE-PARDON, *Université de Bourgogne*.

Les récriminations de Scribonius Largus, de Cassius Félix et surtout de Galien contre les oculistes ignorants laissent à penser que la majorité des praticiens de l'oculistique ne bénéficiait que d'une formation très rudimentaire dans l'empire romain.

Néanmoins, un autel d'Avenches daté de la seconde moitié du II<sup>e</sup> ou du début du III<sup>e</sup> siècle, dédié par Quintus Postumius Hyginus et Postumius Hermes, « son affranchi », est consacré *medicis et professorib(us)*, « aux médecins et aux professeurs ». Dans la mesure où le nom de l'affranchi est gravé sur un cachet d'oculistes trouvé à Vidy - bourgade située à proximité de Lausanne -, il semblerait que la transmission du savoir oculistique dans le monde romain ne soit pas aussi sommaire que les auteurs de textes médicaux veulent le laisser croire.

Ces témoignages discordants invitent ainsi à une confrontation systématique des documents archéologiques et littéraires sur les conditions de transmission du savoir oculistique dans le monde romain.

## À l'école des affects : avatars des modes musicaux d'Aristoxène à Boèce

Pierre MARÉCHAUX, *Université de Nantes*.

Une étude de l'évolution des modes et de leur interprétation permet de mettre en lumière une réflexion sur les techniques harmoniques entre empirisme et théorie.

### **Quelques traces du savoir des parfumeurs dans l'œuvre de Théophraste** Béatrice NICOLAS-DUVAL, *Université de Nantes*.

On doit à Théophraste (ca. 372-371 / ca. 287-286) entre autres une immense œuvre botanique : *Recherches sur les Plantes* en neuf livres et *Des Causes des Plantes*, en six livres. Vraisemblablement issu de cette seconde œuvre, le livre *Des odeurs* est consacré aux questions osmologiques. Abordées par un philosophe, elles témoignent cependant d'un réel savoir technique. Il en va, globalement, des questions de contenus (façon de présenter et de comparer les matières premières ; catalogue de « recettes »), de contenants (évaluation technique des contenants de fabrication puis de conservation), des techniques elles-mêmes (macération, cuisson des jus et opérations diverses) et, enfin, de ce que l'on pourrait considérer comme de la mercatique (usage des noms de produits et tactiques commerciales). Ces différents aspects, considérés à travers quelques exemples précis, nourriront la réflexion : sur les sources mêmes de Théophraste et les contacts qu'il a pu entretenir avec elles ; sur la façon dont le philosophe intègre ces informations dans sa propre langue et sa propre argumentation savante.

### **Entre connaissances familiales et sectes médicales : quelle formation pour les médecins originaires de l'Asie Mineure à l'époque romaine ?**

Cécile NISSEN, *Université de Liège, F. N. R. S.*

L'évolution de la formation médicale dans les mondes grec et romain est généralement décrite selon un schéma relativement linéaire, qui peut être simplifié comme suit : à un enseignement familial transmis, à l'époque classique, de père en fils, puis de maître à disciples, après l'ouverture du cadre strictement familial à des élèves extérieurs et le développement d'« écoles » médicales locales, succède progressivement, aux époques hellénistique et romaine, un apprentissage auprès de maîtres renommés, étrangers à la famille et souvent membres de sectes médicales.

Nous souhaitons proposer, dans le cadre de ce colloque international, une nouvelle analyse des mécanismes de la transmission du savoir médical dans le monde romain, en focalisant notre étude sur une région de la Méditerranée orientale, souvent négligée par la recherche, en l'occurrence l'Asie Mineure. De fait, nous avons récemment établi, dans le cadre d'une thèse de doctorat à l'EPHE de Paris, la prosopographie des médecins micrasiatiques connus à ce jour. Sur les trois cent trente et un praticiens que compte notre corpus, nous disposons d'informations relatives à leur formation pour une cinquantaine d'entre eux.

Or l'examen des documents rassemblés démontre que la formation médicale reçue sous l'Empire romain, par les praticiens originaires de

l'Asie Mineure est variable. L'enseignement de la médecine peut certes être dispensé par un maître réputé, partisan de l'une ou l'autre secte médicale, parfois au sein d'une «école» représentative de l'une de ces doctrines, telle l'«école» hérophiléenne de Laodicée du Lykos (Phrygie). Les futurs médecins peuvent ainsi être amenés à entreprendre, si nécessaire, de plus ou moins longs voyages, afin de bénéficier des cours d'un praticien renommé, en particulier à Alexandrie. Mais les connaissances médicales peuvent également toujours être acquises dans un cadre familial, ou du moins, local. Plusieurs lignées de médecins appartenant à une même famille ont ainsi pu être mises en évidence dans notre documentation, notamment à Thyatire (Lydie) et à Héraclée de la Salbakè (Carie).

### **Viejos problemas de una (cuasi-)inédita reelaboración pliniana**

Arsenio FERRACES RODRÍGUEZ, *Universidad da Coruña*.

à traduire -La comunicación se centrará en una reelaboración tardoantigua de los libros 28-30 de la *Historia Natural* pliniana que las descripciones de los manuscritos han venido presentando reiteradamente como dos textos diferentes, uno de antropoterapia (*Curae ex hominibus*) y otro de zooterapia (*Curae ex animalibus*). El estudio de las fuentes y del criterio de organización de la materia, así como el reexamen de los datos de la tradición manuscrita, permiten defender el carácter unitario del texto, erróneamente bipartito en todos los catálogos de manuscritos y ediciones parciales desde Mancini y Simonini. En este contexto, se prestará especial atención a la subdivisión interna de algunos capítulos en varias secciones, con el propósito de determinar el origen, naturaleza y función de las mismas en el marco de la organización global del recetario.

### **Les apocryphes hellénistiques et la transmission des recettes de magie orientale au monde romain**

Patricia GAILLARD-SEUX, *Université d'Angers*.

Divers ouvrages portant sur les propriétés merveilleuses des productions de la nature ont été rédigés à l'époque hellénistique sous les noms de Pythagore, Démocrite, Orphée, Zoroastre ou d'autres personnages célèbres. Directement ou indirectement, ils sont à l'origine de recettes de magie, surtout médicale, mentionnées par des auteurs de l'époque impériale romaine. Nous nous attacherons notamment à cerner l'œuvre et l'influence d'un auteur à peu près identifié de livres attribués à Démocrite, Bolos de Mendès, et nous essaierons de déterminer quel rôle ont eu les apocryphes hellénistiques dans la transmission au monde romain (et au-delà à l'Occident) de la magie originaire de la partie orientale de la Méditerranée et du proche-Orient.

### **La bibliographie scientifique de Galien : l'exemple de Soranos**

Danielle GOUREVITCH, *École Pratique des Hautes-Études, Paris.*

Mon ambition première avait été d'examiner l'ensemble de la bibliographie scientifique de Galien, comme d'autres ont examiné sa bibliographie philosophique et littéraire, Platon bien sûr, Homère et les tragiques grecs notamment. La nécessité morale et intellectuelle d'un travail approfondi et par conséquent convaincant m'a contrainte à n'examiner qu'un auteur, que je connais particulièrement bien, puisque j'en ai été le co-éditeur dans quatre volumes de la CUF : Soranos d'Ephèse, resté connu surtout comme auteur du *Traité des maladies des femmes* grâce aux hasards de la conservation des textes, et comme source du *Traité des maladies aiguës et des maladies chroniques* mis en latin par Célius Aurélien, est cité par Galien dans sept passages plus ou moins longs. Cette communication se propose de relever toutes ces occurrences ; de les analyser par rapport à l'œuvre de Galien ; de voir à quelle réalité soranienne elles correspondent ; d'essayer de comprendre pourquoi et comment Galien les a choisies ; et d'envisager une édition de *Fragmenta* de Soranos.

### **La transmission du savoir médical dans le monde gréco-romain : l'apport de la papyrologie**

Marie-Hélène MARGANNE, *Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire (CEDOPAL) de l'Université de Liège.*

Datés des IV<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> siècles avant notre ère aux VI<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> siècles de notre ère, les papyrus, grecs pour la plupart, fournissent de nombreuses informations sur les modalités de transmission et de diffusion du savoir médical, particulièrement dans l'Égypte gréco-romaine et byzantine. Complétés par le témoignage des papyrus paralittéraires (recettes) et documentaires (listes, inventaires, lettres, contrats, etc.), les papyrus littéraires permettent notamment d'observer sur le vif l'élaboration en cours, non seulement du processus d'édition, de présentation et de commentaire de traités médicaux déjà connus par ailleurs (*Collection hippocratique*, œuvres de Nicandre, Dioscoride, Héliodore, le médecin Hérodote, Soranos, Galien, etc.), mais aussi de composition et de copie d'autres textes médicaux anonymes, parmi lesquels des questionnaires et des recueils de définitions, probablement à usage scolaire. Si, pour l'ampleur du texte conservé, ces papyrus ne peuvent certes pas rivaliser avec les manuscrits, ils représentent néanmoins les restes des plus anciens livres médicaux et, à ce titre, ils fournissent sans doute l'image la plus fidèle, tant pour la forme, le matériau et la mise en page que pour le contenu, des supports de l'enseignement et de l'information médicaux dans le monde gréco-romain.

### **Le nouveau Posidippe : une histoire de l'art en épigrammes ?**

Évelyne PRIoux, CNRS, UMR 7041, équipe ESPRI/Paris Ouest-Nanterre-La Défense

À partir de l'analyse de deux cycles d'épigrammes retrouvés dans le nouveau papyrus de Milan (P. Mil. Vogl. VIII, 309), nous nous proposons de montrer comment Posidippe a mis en vers une série de connaissances et de jugements esthétiques empruntés aux traités d'histoire de l'art composés par deux de ses contemporains – Xénocrate d'Athènes et Douris de Samos. Le procédé employé par Posidippe au sujet de l'histoire de l'art peut être comparé à la démarche qu'il a choisie pour d'autres champs du savoir : ainsi pour ses épigrammes relatives aux présages, qui reflètent probablement la connaissance de traités sur la divination.

Nous chercherons également à comparer la démarche de Posidippe à celle du poète Archélaos qui est lui aussi l'auteur d'épigrammes didactiques.

### **Esordi, titoli, trattati in Aristotele**

Silvia FAZZO, *Università di Trento, Université Charles-de-Gaulle, Lille 3.*

à traduire - Volle Aristotele conferire un titolo ai suoi trattati?

A partire da questo interrogativo, che merita con ogni probabilità una risposta negativa, intendo problematizzare la struttura dei trattati di Aristotele, considerati nella loro individualità e nelle reciproche relazioni.

Primo collettore di una conoscenza settorialmente differenziata e enciclopedicamente strutturata, il trattato aristotelico si definisce sia circoscrivendo un suo oggetto disciplinare, sia determinando un metodo proprio, sia distinguendosi rispetto ad altri ambiti o sottoambiti del sapere ed ad altri metodi di indagine. Fattore individualizzante è in questi diversi sensi l'esordio, nel quale Aristotele gioca sia la configurazione del progetto che la sua collocazione disciplinare. Più indiretto ma proficuo è anche l'esame degli explicit e dei riferimenti incrociati fra i diversi trattati. Alcuni explicit infatti riepilogano il contenuto del trattato che si conclude e lo connettono programmaticamente ad altri scritti; i riferimenti incrociati costituiscono nel loro complesso la trama di un sistema nel quale Aristotele articola le varie parti del corpus in un progetto organico. In questo contesto, la questione del titolo, ovvero dell'assenza di un titolo propriamente detto, può offrire spunti di riflessione quanto al rapporto fra il sistema dei trattati e la ripartizione degli ambiti disciplinari.

### **Éducation et *parrhésia* : apprendre à dire vrai**

Valéry LAURAND, *Université de Bordeaux III-LRS.*

Le plus souvent traduit par « franc-parler », la *parrhésia* consiste, étymologiquement, à *tout dire*. Le « tout » dont il s'agit n'étant pas d'un ordre quantitatif, mais qualitatif : loin d'être l'obligation de dire toute vérité, de

se dire à l'autre exhaustivement, la *parrhésia* apparaît, dans la philosophie hellénistique et romaine, l'expression face à l'autre d'un rapport à soi-même où le sujet, rendu capable d'énoncer ce qui l'anime, peut le transmettre à autrui, de telle sorte que le contenu de ce qu'il transmet, essentiel, n'épuise cependant pas l'acte de transmission et ses effets. Il faut alors aller aussi loin que la vérité l'exige, c'est-à-dire souvent plus loin que l'interlocuteur ne saurait le supporter sans peine. Pour que la vérité soit dite – sue, et efficace –, il convient de se placer non dans le champ conventionnel d'une relation commune, dont l'horizon est limité par les principes de prudence et de bienséance, mais sous l'horizon de la confiance dans la parole du philosophe, qui s'accorde (condition, extra linguistique, de la *parrhésia*) à ses actes. La *parrhésia* apparaît ainsi comme une sorte de prise de parole à la fois maîtrisée, dans le sens où l'on ose dire (c'est « le courage de la vérité » foucauldien) et non-maîtrisable entièrement, parce que la prise de parole engage, dans le sens où l'on ose donner au contenu de sa parole une forme qui joue avec les cadres habituels – ou institués – pour non pas les élargir ou les supprimer, mais pour leur donner un sens nouveau, susceptible de susciter non plus seulement un échange, mais au-delà du discours, un lien qui implique transformation des interlocuteurs.

### **Des savoirs de la peur ? Transmission orale et populaire dans l'univers romain de la crainte**

François LE PENUZIC, *Université de Nantes*.

Les histoires destinées à effrayer les enfants faisaient à Rome l'objet d'une transmission régulière d'une génération à l'autre, de même qu'un grand nombre de superstitions véhiculées oralement dans le temps comme dans l'espace. Mais le caractère oral et populaire de cette transmission permet-il de supposer un « savoir » de la peur, fondé sur des éléments topiques ancrés dans l'imaginaire et liés par exemple au monde des morts, au monde de la nuit ou au bestiaire fantastique ? Il est important d'étudier en particulier le rôle joué par la *fabula* dans cette transmission.

### **L'animal, le roi, le savant : le Musée et le développement des savoirs sur l'animal dans l'Alexandrie lagide**

Jean TRINQUIER, *École normale supérieure de Paris*.

Des témoignages nombreux et convergents montrent que les souverains lagides, en particulier Ptolémée II Philadelphe, aimaient à s'entourer d'animaux exotiques. On en a souvent déduit qu'il existait à Alexandrie un vaste zoo et que ce zoo constituait une annexe du célèbre Musée, lequel aurait formé un véritable complexe scientifique, regroupant, outre un zoo, un jardin botanique, une salle de dissection et un observatoire astronomique.

C'est la seconde partie de cette thèse qui fera l'objet de la présente contribution, laquelle vise à préciser le rôle joué par les souverains lagides dans le développement de la science alexandrine. Une brève enquête historiographique permettra de montrer que cette vision du Musée d'Alexandrie s'est constituée par référence au modèle du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, à l'époque de la création de ce dernier. Seront ensuite examinés les témoignages invoqués pour accréditer l'existence d'annexes du Musée. Une dernière partie sera consacrée à ce que nous savons des développements des savoirs sur l'animal dans l'Alexandrie lagide, afin de déterminer si ces recherches présupposent l'existence d'un vaste zoo, mis par les souverains lagides à la disposition des savants. Une attention particulière sera portée à l'*Épitomé* d'Aristophane de Byzance, ainsi qu'à un document nouveau, le déjà célèbre « papyrus d'Artémidore ».

### **Enjeux discursifs de la comparaison 'identifiante' dans les traités philosophiques**

Sophie VAN LAER, *Université de Nantes*.

La proposition subordonnée circonstancielle de comparaison, en particulier lorsqu'il s'agit d'une comparaison dite « identifiante » (L. Danon-Boileau / M.-A. Morel, 1995 : 12), pose de grandes difficultés théoriques, ne serait-ce que du fait de l'hétérogénéité de son fonctionnement sémantique. L'expression morpho-syntaxique ne permet pas, semble-t-il, d'expliquer cette hétérogénéité, articulant simplement la mise en relation de deux faits.

C'est alors l'approche énonciative qui s'avère la plus féconde, s'intéressant au rapport établi entre le comparé et le comparant. Cette approche rejoint d'ailleurs les analyses des grammairiens anciens, qui voyaient souvent dans la *similitudo*, outre un simple ornement de discours, un moyen d'éclairer son propos ou de convaincre par induction.

Dans le cadre de ce colloque, deux questions méritent d'être envisagées :

- À quel savoir fait appel le comparant ? Ce savoir relève-t-il du même domaine que le comparé ou le comparant apporte-t-il des éléments extérieurs au propos ?

- Quel rôle joue le comparant dans l'assertion du comparé ?